

A Marseille, après les effondrements d'immeubles, le théâtre pour se reconstruire

 [lemonde.fr/m-le-mag/article/2023/04/27/a-marseille-apres-les-effondrements-le-theatre-pour-se-reconstruire_6171171_4500055.html](https://www.lemonde.fr/m-le-mag/article/2023/04/27/a-marseille-apres-les-effondrements-le-theatre-pour-se-reconstruire_6171171_4500055.html)



La graphiste Sharon Tulloch, le 21 avril, à Marseille, dans sa performance scénique, « Un voyage accidentel ». CLAIRE GABY POUR « M LE MAGAZINE DU MONDE »

A Marseille, la catastrophe de la rue de Tivoli, huit morts et 300 délogés, a réveillé de douloureux fantômes. Quand Sharon Tulloch a appris, le 9 avril, l'effondrement de deux immeubles dans le 5^e arrondissement, elle a fait un bond de quatre ans en arrière. « *Je pensais que les choses avaient retrouvé leur place et que j'étais soignée... Mais immédiatement j'ai tout revécu* », confie, voix douce et fort accent anglais, cette artiste et graphiste franco-britannique qui vit sur les bords de la Méditerranée depuis trente-cinq ans.

Le 6 mars 2019, Sharon Tulloch avait dû quitter en moins de deux heures le petit appartement coquet qu'elle louait dans le quartier de la Belle-de-Mai. Son « *chez moi* », comme elle dit. Comme 3 500 autres Marseillais, cette belle femme au sourire radieux venait d'être rattrapée sans s'y attendre par les conséquences de la catastrophe de la rue d'Aubagne. Le 5 novembre 2018, la chute de deux immeubles insalubres avait fait huit morts – déjà – au petit matin et révélé l'état indigne du parc immobilier à Marseille.

Pointée du doigt pour sa responsabilité dans le drame, la municipalité d'alors, pilotée par Jean-Claude Gaudin (LR), plaça, en quelques mois, des centaines de bâtiments mal entretenus sous arrêté de péril immédiat. Celui où vit Sharon Tulloch fait partie du lot. Elle n'y reviendra jamais. Son errance n'a jamais cessé depuis. Entre chambres d'hôtels bas de gamme (« *Plus de quatre-vingt-dix jours dans 9 mètres carrés* », souffle-t-elle), hébergements et locations temporaires proposés par les services municipaux...

A 59 ans, Sharon Tulloch, fragilité à fleur de peau, constate les dégâts : « *Quand vais-je sortir de cette situation que je n'ai pas choisie ? Lorsque tu as peu d'argent, tu ne peux pas quitter ce système facilement. Mais j'ai eu de la chance, moi, je ne suis pas morte.* » « *Pour ne pas se laisser étouffer* » par un destin sur lequel elle n'arrive pas à reprendre le contrôle et afin de donner « *un débouché à [sa] colère* », la graphiste s'est mise à écrire – elle s'en étonne encore.

Des récits croisés

D'abord ses sensations, sur les réseaux sociaux. Puis les témoignages de ceux qui vivent la même histoire qu'elle. Ahmed, Odette, Youssef... Ces autres délogés qu'elle croise dans les lobbys des hôtels où ils tentent aussi de tuer le temps. Des camarades d'infortune, des Marseillais de toutes origines, qu'elle voit comme sa « *famille d'invisibles* » et dont elle se sent devenir, sans vraiment le vouloir, une porte-parole. « *Faire ce travail m'a donné l'envie d'élargir mon champ de réflexion et de penser artistiquement cette question du logement. Cela m'a tenu la tête hors de l'eau* », se remémore-t-elle.

De ces récits croisés, celle qui a collaboré, entre autres, avec le plasticien Jean-Michel Bruyère, en 2013, pour le Festival d'art lyrique d'Aix-en-Provence, fait la matière d'un livre, à paraître en décembre aux Editions Commune, une maison spécialisée dans les livres d'artistes. Puis, avec l'aide de la dramaturge suisse Adina Secretan et du contrebassiste Emmanuel Reymond, pose les bases d'une performance théâtrale, intitulée *Un voyage accidentel*.

Sharon Tulloch a beau être la mère de deux acteurs, Zita Hanrot (meilleur espoir féminin en 2016 pour son rôle dans *Fatima*) et Idrissa Hanrot (*Five*), elle n'est jamais montée sur scène. Elle se met au défi de raconter « *la sensation d'être déraciné, de ne plus exister* », avec laquelle elle se débat depuis ce jour maudit de mars 2019. « *Ma fille me dit : "Depuis quatre ans, tu n'es pas la même personne." Sans logement, j'ai l'impression de perdre des bouts de moi, de ne plus avoir de dignité.* » Son spectacle commence par ces mots : « *Je suis toute nue devant vous.* »

« Perdre sa maison, c'est se perdre »

Quand l'écho du drame de la rue de Tivoli lui parvient, Sharon Tulloch s'apprête à entamer une nouvelle résidence de création au Théâtre Joliette. Dès le lendemain, elle doit y avancer son travail avec la metteuse en scène Eva Doumbia. La cause de ces

nouveaux effondrements – une explosion de gaz – n’a rien à voir avec l’origine de ceux de la rue d’Aubagne – la négligence humaine et le profit. Et une bonne partie des évacués devraient retrouver leur logement dans les prochaines semaines.

Mais, comme toute la ville, Sharon Tulloch est submergée par l’impression que le cauchemar recommence. D’autant que la tragédie frappe cette fois le quartier du Camas, qui, pendant trois ans, est devenu son territoire d’adoption. C’est dans ces rues en pleine mutation, où intermittents du spectacle, journalistes, enseignants se mélangent à la population historique d’artisans et de petits commerçants du centre-ville, que l’artiste a tenté de se reconstruire. « *Je m’identifie à toutes ces personnes qui aujourd’hui n’ont plus rien... Ils sont entrés dans un circuit qui peut durer très longtemps.* »

Présenté le 21 avril dans la petite salle de Lenche, à Marseille, *Un voyage accidentel* fait jaillir des émotions profondes. Le spectacle va bien au-delà d’un simple travail documentaire sur les conséquences de la crise de l’habitat insalubre. D’origine jamaïcaine et sud-américaine, mais portant le nom écossais de l’esclavagiste qui possédait ses ancêtres, Sharon Tulloch y évoque aussi la question des migrations. « *Perdre sa maison, ses papiers, ses biens, ses souvenirs, c’est aussi perdre ses fondations, ses racines. En un mot, c’est se perdre* », constate-t-elle. Depuis le 9 avril, elle n’a pas eu le courage de passer par la rue de Tivoli. « *Je tomberai peut-être dessus dans un an* », imagine-t-elle. Dans son esprit, le lieu est devenu comme un endroit sacré.

Gilles Rof(Marseille, correspondant).